

## Quand une femme dit « non », c'est non !<sup>1</sup>

Voilà une bonne nouvelle, « non », ça veut dire non. Ce n'est pas tout à fait un scoop et je crains que le rappel général qui en est fait n'ait que peu d'effet sur les violeurs qui le savent je pense, et n'en n'ont jamais tenu compte.

Je trouve quelque peu ironique que ce rappel linguistique sur le sens du mot « non » soit fait au moment où un maximum de français disent « non » à une loi-travail qu'ils trouvent inacceptable et, qu'apparemment, le 49.3 ne soit pas considéré par la plupart des signataires politiques comme un viol de la volonté populaire ! Il est vrai que les politiques, hommes et femmes confondus, ont déjà su passer outre au non populaire au moment du traité de Maastricht en 1992 !

Mais mon souci est ailleurs.

Un monde où « non, c'est non » est-il pour autant un monde où « oui » veut dire « oui ». Et là, les choses se compliquent. Car c'est dire oui à quoi ? A tout ? Je n'ose l'imaginer ou alors ça devient très dangereux de dire oui. Il faut alors préciser la demande pour savoir si l'on a envie de répondre oui ou non. Plus question de flirter, ni même de séduire. Séduire, c'est se lancer dans les incertitudes, c'est justement prendre le risque d'un « non », tout en affirmant son désir, son intérêt, sa curiosité. Jean Carmet racontait une blague que j'adore : *« je rencontre une femme. Je lui dis : vous voulez faire l'amour avec moi ? Elle me dit « non »... Hé ben, ça fait un souvenir... »*

Mais toute tentative de séduction implique-t-elle l'affirmation d'un désir de consommation ? Regarder la vitrine d'un pâtissier en salivant n'implique pas de vouloir tout dévorer ! D'autant que la séduction est un état à double entrée. Être séduit et le montrer n'est pas nécessairement un désir de séduire, même si c'est certainement séduisant d'être séduisant(e). Séduire/être séduit/e sont les deux facettes d'un même processus relationnel avec, inévitablement, l'utilisation de leurres, c'est-à-dire de tromperies, d'incertitudes sur les intentions censées s'exprimer à travers ces comportements : que veut vraiment l'autre ? Jean Baudrillard distinguait<sup>2</sup>, à juste titre me semble-t-il, entre « séduction froide », c'est-à-dire désir de prendre le pouvoir sur l'autre sans se laisser séduire, et « séduction chaude » où l'on se laisse aller au pouvoir de l'autre. Mais comment savoir ? Il y a toujours un risque de tromperie sur la marchandise. Si le problème du « non » est relativement simple, celui du « oui » est, lui, beaucoup plus complexe.

Dans ces danses de séduction, c'est justement une sorte de non-possible qui régit les échanges : celui de la résistance de chacun des partenaires au désir qui mène la danse de la rencontre et la structure.

Le comble de tout fantasme, son ressort interne et caché, ce serait de rencontrer un vis-à-vis qui satisferait tous nos désirs sans que l'on ait à les formuler. Mais comme nos désirs sont contradictoires, égoïstes et dépendants, générateurs de conflits internes tout autant que générés par eux, cette situation serait insupportable. Comment imaginer que nous pourrions réellement, c'est-à-dire dans le réel, être satisfait de voir se réaliser nos pulsions les plus sadiques ou les plus masochistes ? C'est même une des caractéristiques de la perversion que de se satisfaire sans problème de cette instrumentalisation de l'autre, de sa réduction à l'état d'objet de la satisfaction crue d'un désir.

Avons-nous oublié nos premiers pas dans la rencontre de la sensualité, de la sexualité ? Les rapports de séduction sont aussi des affrontements entre personnes consentantes. Mais en recherche de ce à quoi ils sont prêts à consentir. Chacun joue avec ses limites et celles de l'autre. Chacun a besoin du courage, de la témérité, de la permission de l'autre pour soutenir son propre courage, sa propre témérité et contenir ses peurs. Entre pudeur et désir la lutte peut être forte ! Entre le permis et l'interdit

aussi. Et entre le banal et l'inattendu, entre sécurité et insécurité, entre envie et peur... Il y a du monde qui se frotte et s'affronte dans cette histoire, en chacun/e et entre les partenaires.

Si « non » c'est non, et si « oui », c'est oui, alors les choses deviennent simples, claires... Mais cela veut dire qu'il ne s'agit là que d'un contrat entre adultes informés et consentants. Sans doute dans ce cas, chacun/e a-t-il/elle<sup>3</sup> présenté la liste des choses souhaitées ou non, et coché les cases selon le critère du oui et du non avant de s'embarquer dans cette affaire. On est là alors dans un monde sans amour, avec seulement une négociation lucide sur un marché « libre ». Reconnaissons que cela va bien dans la direction dominante actuelle qui veut nous faire croire à la liberté-égalité de tout consommateur.

Le problème de contractualiser ainsi les rapports de séduction, c'est bien sûr que toute « offre » peut être requalifiée en agression non désirée. Faut-il, dans la conviction d'une performativité de toute parole<sup>4</sup>, mettre sur un pied d'égalité un mot et un acte ? Chose d'autant plus délicate qu'il y a tout un non verbal qui d'ordinaire contextualise tout échange, d'une manière qui peut être tout à fait ambiguë, sans que rien ne soit dit. Un regard aussi peut être « lourd », « insistant », « déplacé », « gênant ». Une tenue peut être provoquante, dérangement, fascinante... Faut-il aussi (et comment ?) pénaliser de telles choses qui relèvent de l'intuition, de l'interprétation, de la sensibilité ou parfois de l'obsession ou de la projection ? Si nous voulons éliminer les abus de pouvoir, dont les abus sexuels font totalement partie, il faudrait sans doute réfléchir davantage, dans un cadre élargi, à la notion de pouvoir tout court, qui, dès qu'il rencontre le désaccord, a tendance à virer à l'abus.

Est-ce encore l'acte commis par le séducteur qui est défini comme « criminel » ? Ou la personne à qui il s'adresse qui décide, à partir de son ressenti, de la gravité de cet acte ? La réaction déciderait alors de l'intentionnalité de l'action. Si je me sens blessé/e par une parole, c'est que la parole était blessante, et voulait me blesser. Adieu le second degré, plus d'échappatoires pour le mauvais goût (qui doit exister pour que le bon survive) et le lourdingue (qui permet d'apprécier la finesse), ni pour l'humour qui joue des stéréotypes. C'est oublier que la blague qui tombe à plat, le mot qui ne fait pas rire, l'humour raté, en plus de préciser de part et d'autre à qui l'on a à faire, contiennent en eux-mêmes la (juste) punition qu'ils méritent : l'insuccès et le regard méprisant qu'ils rencontrent. Faut-il, en plus judiciariser la chose et fragiliser la frontière entre ce qui est pénalement punissable et ce qui est seulement moralement reprochable ?

N'est-il pas contradictoire, à moins que ce ne soit pure logique d'équilibration, que dans un monde globalisé où l'on pèse de moins en moins, où l'on subit plutôt passivement les abus anonymes d'une mondialisation concurrentielle, on devienne de plus en plus sensibles à ces abus de proximité, grands ou petits. Il a toujours été plus facile de s'en prendre à son voisin, ou à sa voisine, qu'aux règles du jeu dans lequel nous sommes pris, et partie prenante.

---

<sup>1</sup> C'est valable pour un homme aussi, faut-il le dire ?

<sup>2</sup> Jean Baudrillard. *De la séduction*. Galilée, Paris, 1979

<sup>3</sup> Je commence à en avoir marre de mettre à chaque fois /e/trice/etce... pour préciser que c'est valable pour tout le monde, femmes et hommes.

<sup>4</sup> Performativité = dire, c'est faire.